

Chronique littéraire

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **120 (2017)**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

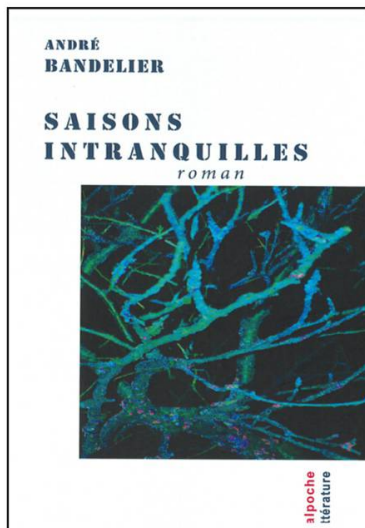
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chronique littéraire

Saisons intranquilles

ANDRÉ BANDELIER



C'est un thème douloureux que nous propose ici André Bandelier, celui d'une maladie psychique, la schizophrénie, maladie caractérisée par la perte du contact avec la réalité et le repli sur soi. Elle frappe Tristan, à l'adolescence. Ses parents, Georges et Mathilde Bovernier, se rendent compte peu à peu que quelque chose n'est pas normal. Ils prennent conseil auprès d'un psychiatre qui, dans un premier temps, ne voit pas de raison de s'affoler. Tristan est un adolescent et les choses devraient, avec de la patience, rentrer dans l'ordre. Les années passent cependant sans

apporter la guérison espérée.

Georges Bovernier conduit sa carrière universitaire. Trente ans après le déclenchement de la maladie de Tristan, arrivé à la retraite, il forme le projet de revenir sur le cas de son fils, d'essayer de comprendre ce qui a pu se passer. Comment un adolescent, jusque-là tout à fait normal, peut-il ainsi sombrer dans la maladie? Est-ce un dérangement profond de la personnalité auquel la médecine n'a encore trouvé aucun remède, ou bien y a-t-il eu, de la part des parents, un comportement inadéquat? Sa recherche, Georges veut lui donner le caractère d'une enquête sous la forme d'une fiction littéraire. Un premier essai conduit à un échec. Il est vrai que le sujet n'est pas n'importe quel sujet, il appartient en effet au domaine de la plus profonde intimité. Il hésite. À sa femme qui lui conseille de ne pas abandonner son entreprise, il a cette réponse: «Oui, mais Tristan, c'est Tristan.»

Il décide alors de prendre du recul, entreprend, en compagnie de sa femme Mathilde et du plus jeune de ses petits-fils Victor, une expédition

(une méharée) de quelques jours au Sahara. C'est une expérience qu'il connaît déjà pour l'avoir vécue avec ses deux autres petits-enfants. Elle va lui permettre, du moins l'espère-t-il, de faire le point.

Le récit de cette équipée, qui commence le 31 mars 2014, prend la forme d'un journal. L'auteur se montre d'une grande précision dans la description des choses, des plus anodines aux plus importantes. Travail d'un universitaire qui soigne les moindres détails, il utilise un vocabulaire très précis et étendu, qu'il s'agisse de la géographie, de la lumière, des paysages, des aliments. Le lecteur sait tout des dunes, des ergs, des regs, des hamadas. L'ombre de Tristan, pendant ce voyage, est omniprésente. Le narrateur se pose aussi la question de sa propre capacité à mener son enquête. Tout à coup, en effet, l'idée de la vieillesse l'envahit. Cela prend un tour inquiétant: «Je dois me méfier des effets délétères du vieillissement sur mon comportement, des frustrations que la dégénérescence, inéluctable, entraîne.» Il conclut par: «Le courage de ses sentiments, même à soi-même, est plus difficile que le courage de ses opinions.» Bien que très compréhensif à l'égard de la passivité de son fils (le temps lui a appris la patience), il arrive parfois à Georges de s'énerver, car il a reçu une éducation — celle que l'on dispensait à l'époque de son enfance et de son adolescence — qui ne laissait aucune place à la sensiblerie. Il fallait faire face et avancer. Mathilde — mais c'est la mère — est plus compréhensive, elle a d'ailleurs toujours été très proche de ce fils et elle est prête à tout accepter de lui avec une admirable abnégation. Bien qu'ayant maintenant atteint la cinquantaine — une cinquantaine rondouillarde, dit le narrateur —, celui-ci reste pour elle l'équivalent d'un adolescent qu'il faut protéger.

Des souvenirs douloureux, parfois heureux aussi, reviennent à la surface. C'est le voyage à Paris, avec les grands-parents, Eugène et Élise, qui sont un brin hésitants et empruntés dans la grande ville, ce qui amuse leurs fils et petit-fils. Tristan, quant à lui, y est parfaitement à l'aise. Il est d'autres souvenirs qui laissent un goût amer, comme ce voyage au Kunstmuseum de Berne. Tristan refuse de faire la visite du musée avec ses parents. Il disparaît. Ceux-ci, rongés par le souci, se mettent à sa recherche, le retrouvent finalement à la *Kantonspolizei Bern* où, affolé, il avait trouvé refuge.

Le passage consacré ici à Rodin et à Camille Claudel témoigne d'une grande sensibilité et d'une subtile intelligence. Le narrateur relève le caractère de ce couple, à la fois créateur et destructeur. À propos de Camille, il note, ce qui n'est peut-être pas fortuit, «la fragilité de l'amante

et de la femme artiste, la géniale praticienne de Rodin qui s'est enfoncée jour après jour dans la décrépitude après leur séparation ».

La tension entre le père et le fils peut prendre des dimensions inquiétantes. C'est ainsi qu'un jour, ils en sont venus aux mains, le père ne supportant plus la musique (le bruit ?) que le fils leur fait subir à une heure indue, à Mathilde et à lui. La révolte, l'incommunicabilité entre les êtres, la souffrance, telle est la conclusion que l'on peut tirer de cet épisode. On salue la sagesse de Mathilde qui pense qu'il ne sert à rien de s'acharner et que, s'il y a une solution, elle ne peut venir que de Tristan lui-même. Suit encore un autre incident. Il survient à la station de Neubourg. Tristan, en pleine déprime, évite de justesse d'être emporté par un train. Il se rend ensuite à la gare aux marchandises où, de rage, il brise une vitre. Il est alors interné dans un hôpital psychiatrique d'où il va s'échapper. Son père, parti à sa recherche, le retrouve à genoux, prostré et refusant tout dialogue.

Au cours de son travail d'introspection, Georges se souvient d'un événement survenu au cours de son adolescence et qui semble l'avoir marqué. Son oncle Francis l'avait invité un jour dans un établissement public et l'avait présenté à ses amis comme étant le fils à l'Eugène. L'un de ces derniers déclara alors : « C'est bien le fils à l'Eugène, mais en moins beau ! » Une réflexion susceptible de provoquer une vive et durable blessure. Le roman se termine par un constat d'impuissance.

On ne saurait trop insister sur la qualité des descriptions et des évocations. André Bandelier fait preuve, par exemple, d'une belle capacité à décrire la tempête de sable qui s'abat un jour sur la caravane. On lit : « Le martèlement des gravillons sur la tente continue. La tempête connaît de rares bonaces entrecoupées de puissantes rafales, comme si on tirait à mitraille. »

Ce phénomène le ramène au célèbre poème de Victor Hugo, *les Djinnns*, dont les rythmes évoquent de manière si juste la puissance des éléments. Le calme après la tempête est parfaitement rendu dans les lignes que voici : « L'arène est encore ternie par les ombres de la nuit. Levant les yeux, je m'étonne d'un ciel serein, faible rosissement au bas de l'horizon qui s'efface progressivement vers un firmament myosotis, où trône, très haut, le demi-cercle de la lune à son premier quartier. »

La vie dans le désert est rude. On y apprend à apprécier les choses les plus simples. Ainsi : « L'oasis offre des consolations : un abreuvoir où nous trempions nos pieds fatigués dans une eau claire et agréablement fraîche : une banane, des oranges savoureuses. » Le narrateur exprime, à

plusieurs reprises, sa fascination pour les couchers de soleil comme dans les lignes que voici: «Le soir, ah, ce dernier coucher de soleil saharien! Sitôt l'astre disparu, entre les rouges et les bleus, un rayon vert? un rayon bleu-vert, je puis le jurer, le cliché pris pourrait en attester.» La randonnée établit des complicités étonnantes entre des êtres que rien, en apparence, n'aurait rapproché. Ainsi, à la fin de la méharée, le chamelier Hussein s'apprête à prendre congé de ses clients. Il a vécu avec eux une expérience humaine intense et il s'en va après avoir donné l'accolade.

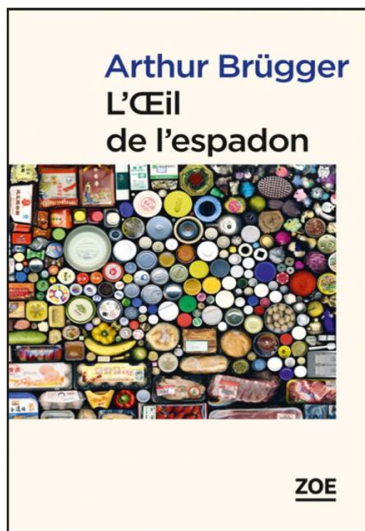
On lit avec un intérêt soutenu ce roman marqué par la souffrance et qui peut apparaître comme une thérapie. (Philippe Wicht.)

Édition des Malvoisins, 2016 (120 pages).

André Bandelier, écrivain et historien, a enseigné la langue et la civilisation françaises à l'université de Neuchâtel. Il est l'auteur, notamment, Des Suisses dans la République des Lettres, de Tiananmen pour décor, chronique pékinoise et de Nuits arc-en-ciel. Il a publié la correspondance partielle des poètes Alexandre Voisard et Maurice Chappaz sous le titre de Liberté à l'aube.

L'Œil de l'espadon

ARTHUR BRÜGGER



« En général j'évite de parler tant que je suis pas obligé. C'est que quand je suis stressé j'ai ce qu'on appelle un défaut d'élocution et j'ai beau être allé chez la logopédiste étant petit, elle a rien logopédisté du tout. Un petit défaut de rien du tout, on me dit parfois. Tu parles. C'est comme si les mots voulaient pas sortir de ma bouche et qu'ils jouaient avec ma langue, ils la chatouillent en se moquant de moi, ils veulent pas cracher le morceau, alors ça reste coincé là dans la gorge avec la honte et puis ça sort tout d'un coup, d'un seul souffle. » C'est ainsi que s'exprime Charlie, le

narrateur et personnage principal du premier roman d'Arthur Brügger, *L'Œil de l'espadon*. Il est poissonnier dans un supermarché. On découvre ce « petit monde » à travers le prisme de son regard tantôt naïf, tantôt intelligent et acéré sur son environnement. Un style imitant l'oral est utilisé tout au long du texte ; Charlie n'est d'ailleurs pas loin de faire penser au personnage de Momo dans *la Vie devant soi* de Romain Gary (ou plutôt Émile Ajar). Rien de très étonnant au fond pour quelqu'un qui fait partie de l'AJAR (Association des jeunes auteurs romands, qui vient de publier un roman collectif remarqué intitulé *Vivre près des tilleuls*). Il y a clairement chez Arthur Brügger un plaisir de jouer avec les mots, par le truchement de son personnage principal : « Les poissons se font des blagues de poisson, sans l'ombre d'un doute ! Ils se lancent des perches à n'en plus finir, sont lamproies au doute, voient rouget, se disputent, se retrouvent dans de baudroie ! » ; « En attendant, j'ai du poisson sur la planche. » Néologismes, expressions françaises distordues et réadaptées dans un registre poissonnier sont courants et contribuent aux touches d'humour qui jalonnent l'ouvrage. Charlie décrit la réalité par l'intermédiaire de ce qu'il connaît, d'où la comparaison entre un livre et une sole : « C'est une belle couverture, toute simple mais épaisse, rugueuse comme la peau d'une sole entière. »

Pourtant, le travail dans un supermarché n'a rien de rose et Brügger le montre à merveille: « Dans le magasin ce samedi, il y a plus de clients que jamais. C'est le stress, la course, le temps file et je sais qu'en rentrant tout à l'heure je serai complètement lessivé. Parfois après un samedi comme ça, je me douche et je dors douze heures d'affilée. J'ai sacrément mal au dos depuis quelques jours, à force de porter les caisses en sagex, de couper l'espadon, de m'agiter dans tous les sens, de me pencher pour nettoyer tous les recoins de la poissonnerie et recommencer le lendemain, et le surlendemain, et la semaine prochaine, et celle d'après, ainsi de suite. » Le stress, les cadences et les horaires imposés sont difficiles à supporter pour les corps des employés en souffrance. Les énumérations de tâches montrent leur pénibilité et leur répétitivité. Les conditions de travail sont rudes pour un salaire qui n'a rien de mirobolant. On a l'impression d'être dans un système où les jours, les mois et les années se ressemblent: « Les saisons filent au Grand Magasin, pourtant il fait la même température toute l'année, les clients sont les mêmes toute l'année, nos habits sont les mêmes toute l'année, les poissons varient un peu mais globalement, ce sont les mêmes toute l'année, et les promos s'enchaînent, en boucle, toute l'année, c'est comme une gigantesque répétition, une machine qui s'arrête jamais, sauf le soir, quand le magasin ferme, mais ça dure jamais longtemps, le lendemain tout recommence. » Un supermarché, c'est « une machine » qui tourne toujours de la même manière. Ses employés sont pris dans les engrenages et font fonctionner un système qui aboutit à une uniformisation des produits, des comportements, des besoins, de la société tout entière. Arthur Brügger nous montre avec une étonnante lucidité une sorte de Voreux du XXI^e siècle.

Le gaspillage est consubstantiel au système. Il fait partie des procédures: « Moi aujourd'hui je *dois* jeter toutes les crevettes et les rougets. Juste parce que ça tient pas jusqu'à lundi et que dimanche c'est fermé. Et savoir que ce soir je vais manger des pâtes sauce tomate... On met tout dans un grand bac, mélangé avec ce qui vient de la charcuterie et de la volaille, et évidemment les entrailles des poissons qui viennent de la poubelle de la table de travail qu'on doit aussi vider. Et puis ensuite je range le rayon » (c'est nous qui soulignons). Le fait de détruire dans des proportions gigantesques de la nourriture qui est encore parfaitement consommable ne doit plus choquer personne, puisque c'est une étape des tâches de l'employé. Pourtant Charlie s'interroge et se révolte contre ces pratiques.

Sa rencontre avec Émile, un artiste qui effectue un reportage photographique sur le gaspillage dans les supermarchés, va contribuer à

pousser plus loin ses réflexions, à agir. Grâce à Émile, il va également découvrir la littérature au travers de soirées consacrées à la lecture dans l'étage réservé à l'élimination des déchets. Ils vont lire les livres voués à la benne : « Quand je ressors, je remarque qu'au fond du niveau zéro il y a plein de livres qui sont entassés et qui forment plusieurs colonnes, je lui [à Émile] demande si c'est à lui et il me dit que ça dépend, pas tout. Certains ce sont les livres avec des défauts, écornés, déchirés, bref, les livres qu'on ne peut plus vendre au Grand Magasin alors il faut les jeter. Lui, ça lui fait de la peine, il préfère les garder, les entasser et puis les lire. Je pense que ça lui prendra sacrément du temps, mais d'un autre côté c'est une bonne idée, il faudrait que je trouve aussi une idée comme ça pour recycler les poissons périmés, je lui dis, mais la différence c'est qu'un livre, ça a pas d'écaillés. Là il reste pensif un moment et puis il me propose de m'asseoir à côté de la petite table contre le mur sur laquelle il était penché pour lire. »

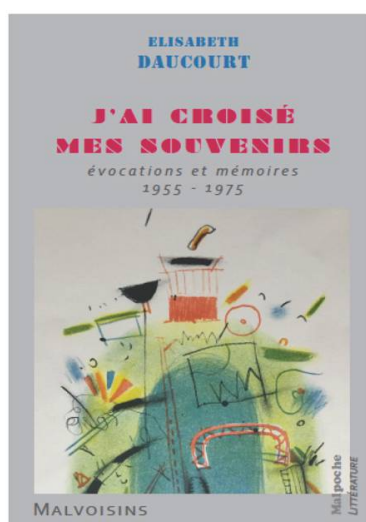
À travers son premier roman, Arthur Brügger nous pousse à nous interroger sur les dérives du capitalisme qui induit un gaspillage invraisemblable ; il nous incite à réfléchir sur ce qui empêche Charlie — et par la même occasion, sur ce qui *nous* empêche — de se révolter contre ce système. Bouleverser la routine et les habitudes n'est pas chose aisée. La littérature peut y contribuer. (Valéry Rion.)

Éditions Zoé, 2015.

Arthur Brügger vit et travaille à Lausanne. Diplômé de l'institut littéraire suisse, il est parmi les lauréats du prix du Jeune Écrivain 2012, pour sa nouvelle Trompe-l'œil, parue en recueil chez Buchet-Chastel (prix du Jeune Lecteur). L'Œil de l'espadon a reçu le prix Bibliomedia 2016.

J'ai croisé mes souvenirs : évoqueries et mémoires 1955 - 1975

ÉLISABETH DAUCOURT



On est sensible à cette suite ininterrompue de: «Je me souviens.» Les souvenirs d'Élisabeth Daucourt ne suivent aucun ordre systématique. Ils se pressent dans sa mémoire qui les restitue alors simplement sur la page blanche. Ce livre ne se raconte pas. Il faut le déguster, se laisser séduire par les surprises qu'il réserve. Pour celui qui a connu l'époque déjà lointaine évoquée par l'auteur, tout ce qu'elle dit est juste, restitue bien les faits, les circonstances, l'atmosphère, les expressions qui la caractérisent.

Comment justifier, par exemple, la rencontre de «je me souviens de ceux qui faisaient leurs Pâques» et «je me souviens des premiers T-shirts». Rien, sinon que pour Élisabeth Daucourt, ils constituent deux éléments qu'elle associe à une même période de son existence. Ils appartiennent au même passé, à la fois personnel et de portée générale. Ils distillent aussi une douce nostalgie.

La narratrice se souvient de cet ancien évêque qui avait déclaré (c'était certainement à l'occasion d'une confirmation): «Je me souviens d'un grand mystère confié aux petits de M^{gr} von Streng, évêque de Bâle et Lugano.» (Tel était encore le titre de ce prélat dans ces années-là.) Elle ajoute, peut-être un brin perplexe ou ironique: «Je me souviens que le mystère restait entier.»

La vie sociale, à cette époque, était largement rythmée par les cérémonies religieuses: «Je me souviens du chapelet, des vêpres qui, en hiver, stoppaient les descentes en luge.» L'auteur n'oublie pas de relever, avec une certaine malice, une pratique qui paraît incongrue aujourd'hui, soit: «Des absences relevées par le curé.» En effet, les absents aux

messes du matin, par exemple, étaient repérés et recevaient une punition. Autres temps, autres mœurs!

Élisabeth Daucourt voit encore avec précision un personnage qui a depuis longtemps disparu des églises, le bedeau: «Je me souviens du bedeau, en grand apparat: queue-de-pie, bicorné galonné, épaulettes à franges dorées; s'aidant d'une hallebarde, arpentant nef centrale, nef latérale.» Il remplissait une tâche importante: assurer l'ordre dans l'église pendant la messe. Curieusement, Élisabeth Daucourt fait suivre cette phrase par «je me souviens des jupes larges, froncées, en tissu vichy», qui n'a aucun rapport.

Une observation très caractéristique, elle illustre combien étaient modestes les moyens financiers de la majeure partie de la population: «Je me souviens des souliers trop petits auxquels on coupait le bout pour que guigne le gros orteil; pour grandir sans dépenser.» De même, il n'était pas rare de retourner les habits pour qu'ils fassent plus d'usage.

On ne résiste pas au plaisir de citer: «Je me souviens de: «Mais arrête *oir!*», pour «arrête donc!», *'oir* étant la prononciation régionale du verbe voir, le *v* étant amuï. Le souvenir se loge parfois dans la sensation. Ainsi: «Je me souviens de la brillantine.» Un produit courant en ce temps-là, mais qui évoque aussi des époques bien antérieures.

Le texte est précédé d'une belle préface signée André Wyss, professeur honoraire de l'université de Lausanne, et suivi de références historiques, culturelles, politiques et diverses, de même que d'un glossaire du parler et du patois régionaux.

J'ai croisé mes souvenirs est un livre attachant. (Philippe Wicht.)

Édition des Malvoisins, 2016 (97 pages).

Élisabeth Daucourt a grandi en Ajoie. Licenciée en lettres françaises et italiennes, elle enseigne quelques années à Porrentruy puis, jusqu'à sa retraite, à Genève. Elle est l'auteur de nouvelles publiées dans différents collectifs et d'un recueil, Si l'on revenait..., paru en 2015. Ses textes font souvent des clins d'œil à son Jura natal.

Tous les lointains sont bleus

DANIEL DE ROULET



Daniel de Roulet a réuni dans *Tous les lointains sont bleus* plusieurs textes rédigés lors de ses différents voyages. Il s'agit aussi bien de carnets que de lettres dont l'ensemble paraît de prime abord assez hétéroclite pour ne pas dire disparate. Puis, à la lecture, on se rend compte que ses textes dialoguent entre eux, parfois de manière étonnante.

Tout d'abord, le voyageur est, partout où il va, écrasé par l'uniformisation, conséquence directe du processus de mondialisation. Les hôtels se ressemblent tous, où que l'on se trouve et ce, dès 1979 : « Tous les hôtels se valent, tous les petits déjeuners aussi. Circulez, circulez, il n'y a rien à voir de local. [...] Vous êtes les bovidés de la globalité du marché. Prenez place en silence, et moi comme vous. Si vous avez des remarques, formulez par écrit les améliorations que vous entendez apporter. Appréciez le petit déjeuner universel, vous n'êtes qu'un rouage de la machine travail. Si ce système ne vous convient pas, il reste quelques places à prendre dans les arrière-cuisines et dans les buanderies. Mais il faudra vous lever bien plus tôt encore. » L'auteur décrit de manière critique le fonctionnement et les dérives du système capitaliste, empreint de procédures d'amélioration et de normes en tout genre, qui broie les particularismes, les identités et qui réduit à néant tout individu qui n'entrerait pas dans le cadre fixé par le système. L'hôtel d'Abidjan de l'extrait ci-dessus est peu ou prou le même que celui de Vancouver lors du séjour de l'auteur dans cette ville en 1995 : « La chambre d'hôtel comme dépouillement. J'ai tout (soins du corps, nourriture, habits rangés, télévision, téléphone) et je n'ai rien. Parce que chacun a le même sur trente étages. Quinze fois par étage, les deux sachets de sucre, les trois savonnettes, la bible dans le tiroir, le mode d'emploi de la sortie de secours. » L'abondance, ou plutôt la surabondance, à force d'excès,

aboutit au sentiment inverse: le dénuement le plus total. La critique de l'uniformisation des comportements apparaît également dans la description précise, mécanique, intemporelle d'un supermarché de Brighton.

Christian Garcin disait « le touriste traverse les lieux, le voyageur est traversé par les lieux ». De ce point de vue, Daniel de Roulet est un véritable voyageur qui essaie de transcrire le génie du lieu dans lequel il se trouve. Il passe par des lieux marquants de l'histoire du xx^e siècle et on ressent, à la lecture des passages sur Auschwitz, Buchenwald ou les rives de la Kolyma en Sibérie, toute la charge tragique que ces endroits portent désormais en eux, marqués au fer rouge par l'horreur concentrationnaire. Le paysage est parfois porteur de deuil, comme la vue sur Manhattan que Roulet contemple depuis le bureau de son éditeur juste après les attentats terroristes du 11 septembre 2001. Il en va de même lorsque l'auteur parcourt en 1998 la ville de Sarajevo qui porte encore les stigmates du conflit des années précédentes. Le paysage est balaféré par les activités humaines, en témoigne la construction des murs ou des barrières comme à la frontière américano-mexicaine, qui n'est pas sans faire penser au mur de Berlin comme le relève l'auteur avec humour: « Le 20 janvier 2006, dans le désert des États-Unis, j'ai longuement suivi la frontière avec le Mexique. Il s'agit d'un triple grillage surmonté de barbelés, agrémenté de projecteurs, de caméras, et d'un chemin de ronde. À côté de cela, l'ancien mur de Berlin fait figure de jeu Lego pour les enfants et l'entrée au palais de l'Élysée ne serait qu'une passoire. »

Il n'y a pas que des aspects tragiques qui sont évoqués. Par hasard, Roulet s'est retrouvé au milieu de liesses populaires, comme au Nicaragua en juillet 1979: « On serait bien restés là, sur la plage, au milieu des gamins moqueurs. Pour une fois, on a vu une révolution qui réussit, des gens heureux d'avoir gagné, même si on sait que, bientôt, la contre-révolution, le goût du pouvoir ou la corruption auront raison de ce bonheur-là. C'est rare d'assister à ces quelques jours où un autre monde semble possible. » La révolution sandiniste marque en effet un éventail de possibles qui seront déçus, l'auteur assiste néanmoins à ce moment d'effervescence et d'enthousiasme révolutionnaire avec une émotion certaine.

L'auteur emploie souvent un ton sarcastique et humoristique, parfois grinçant. Pour lui, la littérature doit être un instrument de critique du monde. Toute critique bien ordonnée commence par soi-même: « C'est exactement comme cela que j'imaginai la scène quand j'avais quinze ans: un jour j'arriverais à Paris comme auteur, une femme aurait réservé

une chambre à mon nom. Un bonheur indécent me serre la tête. La porte de verre de l'hôtel s'ouvre, automatique, accueillante. Le portier a l'air grincheux. Avant que je ne m'annonce, il dit mon nom. Puis devant mon air trop béat, il ajoute, je le jure: — Quel plaisir de voir un homme heureux. Vous venez pour le Salon de l'agriculture? » Roulet fait donc preuve d'autodérision quant à son propre ego d'écrivain.

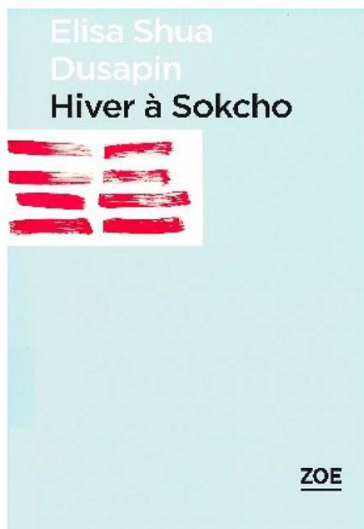
Écrivain, il l'est sans aucun doute, vu l'acuité du regard qu'il parvient à poser sur le monde qui l'entoure. C'est d'ailleurs souvent pour parler de ce métier qu'il voyage. Il anime des ateliers d'écriture, parle de la francophonie et son franc-parler n'est pas toujours bien reçu, surtout dans les pays où la liberté d'expression est limitée. Par ailleurs, la littérature est aussi présente dans ses récits de voyage lorsqu'il part sur les traces d'autres écrivains illustres que l'on découvre en creux, comme George Orwell qui résidait sur l'île de Jura où Roulet s'est rendu, ou Varlam Chalamov qui accompagne le voyageur dans son parcours sur les berges de la Kolyma où se trouvent les vestiges des goulags. (Valery Rion.)

Éditions Phébus, 2015 (248 pages).

Né en 1944, grand voyageur, Daniel de Roulet a passé son enfance à Saint-Imier. Il a suivi une formation d'architecte à l'école polytechnique fédérale de Lausanne. Puis il a travaillé comme informaticien dans de grandes entreprises à Zurich, Soleure et Genève. Depuis 1997, il se consacre entièrement à l'écriture et réside dans un village de Franche-Comté. Il a été en 2015 lauréat du prix Culture et Société de la ville de Genève.

Hiver à Sokcho

ELISA SHUA DUSAPIN



« Elle a vu la main de Cosey tracer une montagne enneigée sur du papier, et tout son roman est né de la pureté de ce geste¹. » Telle est la genèse d'*Hiver à Sokcho*, le remarquable premier roman d'Elisa Shua Dusapin. Où le lecteur découvre une vision du monde forgée dans le métissage culturel, une atmosphère envoûtante, une belle maîtrise du récit et une écriture très originale.

Sokcho, Corée du Sud : son port de pêche, ses plages sur « un littoral griffé par les barbelés » (la Corée du Nord est à deux pas) ; ses monts immaculés en fond d'écran ; ses couleurs de ville « Playmobil » et cette odeur de poulpe qui flotte dans l'air, omniprésente. C'est l'hiver, morte saison touristique, et les êtres et les choses sont comme gelés dans l'attente. Dans ce décor mélancolique s'esquisse une relation improbable entre deux solitaires, un auteur de bande dessinée français en quête d'inspiration pour son prochain album et une jeune Coréenne cuisinière et femme à tout faire dans une pension décrépite, en recherche d'elle-même et de l'orientation à donner à sa vie.

Il s'appelle Yan Kerrand, a les humeurs changeantes du ciel normand qui l'a vu naître, ce ciel pommelé cher à Monnet. On ignore le nom de la narratrice, née des amours d'une poissonnière et d'un Français de passage. Mais, par touches impressionnistes, le personnage se révélera au fil du récit. De Kerrand, on ne saura guère plus que son exigence fanatique de perfection artistique et son désir de bousculer les cadres — ses personnages semblent vouloir s'échapper des vignettes. Sa démarche esthétique est une sorte de miroir tendu à la jeune Coréenne qui l'épie lorsqu'il dessine : un miroir où questionner son identité et sa féminité. Elle rêve « d'exister sous sa plume, dans son encre » ; il la trouble, elle cherche à se rapprocher de lui — elle dort dans la chambre contiguë, respire son odeur dans les vêtements qu'elle lave pour lui ; à 58 ans, il pourrait aussi

être une figure du père absent. « Il m'a fait découvrir quelque chose que j'ignorais, cette part de moi là-bas, à l'autre bout du monde. »

Les conversations sont souvent laconiques, ponctuées d'équivoques, de malentendus, de silences parfois brûlants. Mots qui affleurent à l'intime, sans jamais s'y attarder. Ou si peu. En pointillés, l'espace d'un rapprochement possible. Les corps se frôlent, les âmes aussi, dans le jeu des attirances et des répulsions. Elle l'émeut, mais il ne goûte jamais les plats qu'elle prépare pour lui, dans un rituel tout de précision et de sensualité; il aimante son regard, mais elle ne saisit pas toujours les intonations de ses phrases. Lorsqu'ils visitent ensemble la zone-frontière entre les deux Corées, il la rejoint dans son malaise, ose lui prendre la main. Mais franchiront-ils la frontière invisible dessinée en creux par leur pudeur, leur manque, leur désir?

Tout est vu à travers le prisme de la subjectivité de la narratrice, anti-héroïne au destin suspendu: entre l'enlèvement provincial à Sokcho et Séoul — où elle a étudié —, cette « ville qui se cambre et se déhanche et croît toujours plus haut »; entre son fiancé Jun-oh, jeune mannequin obnubilé par sa plastique, et l'étranger séduisant, en proie aux affres de la création; entre les rêves de mariage que sa mère nourrit pour elle, et un « être-à-elle » aux contours incertains.

La relation mère-fille est intéressante; empreinte d'une sèche tendresse, étouffante et à la limite du toxique. Dans un étrange renversement des rôles, la mère ne peut dormir que lovée contre sa fille. La nourriture semble être un moyen de communication privilégié: la mère transmet son savoir à sa fille et la gave, physiquement et psychologiquement: « Tu es si belle quand tu manges ma fille »; à tel point que celle-ci se fait vomir en réponse aux injonctions maternelles.

En filigrane de ces rapports ambigus, l'image d'un pays tiraillé entre ses traditions millénaires et une modernité parfois outrancière — dont le recours à la chirurgie esthétique comme outil d'occidentalisation n'est qu'un exemple. Et surtout, un pays cruellement amputé d'une part de lui-même: « Vos plages, la guerre leur est passée dessus, elles en portent les traces mais la vie continue. Les plages ici attendent la fin d'une guerre qui dure depuis tellement longtemps qu'on finit par croire qu'elle n'est plus là, alors on construit des hôtels, on met des guirlandes mais tout est faux, c'est comme une corde qui s'effile entre deux falaises, on y marche en funambules sans jamais savoir quand elle se brisera, on vit dans un entre-deux, et cet hiver qui n'en finit pas. »

Hiver à Sokcho séduit par une atmosphère de huis-clos « à la Duras » très prenante, saturée d'odeurs exotiques. Par une technique narrative impressionnante, jusqu'à la superbe mise en abyme finale, lorsque tout se dilue et retourne dans les limbes de la création artistique — le trait de Kerrand, les mots de l'auteur. Et, justement, par une écriture blanche qui suggère beaucoup avec une économie de moyens — on pense à la subtile densité du haïku — et qui laisse pour le lecteur comme des « traces de pas sur la neige »...

On attend avec impatience les prochaines œuvres de cette jeune auteur prometteuse, qui s'est ouvert une voie personnelle et originale dans le monde des lettres. (Christiane Lièvre Schmid.)

Éditions Zoé, 2016 (140 pages).

Elisa Dusapin est née en 1992 à la confluence de deux cultures — française par son père, coréenne par sa mère. Elle a grandi entre la Corrèze, Paris et Porrentruy, où elle a obtenu sa maturité en 2011. Son goût pour l'écriture la menée à l'Institut littéraire suisse de Bienne, d'où elle est ressortie diplômée en 2014. C'est ensuite l'université de Lausanne en vue de l'obtention d'un master en français moderne.

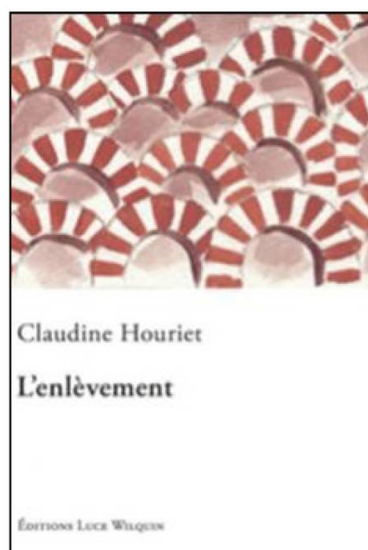
Hiver à Sokcho, publié en 2016, est le premier roman d'Elisa Dusapin. Son talent a été unanimement salué par la critique et lui a déjà valu plusieurs distinctions prestigieuses dont le prix Robert Walser et le prix Régine Deforges. La jeune femme nourrit également une passion pour le théâtre et pour la musique — son violon la suit dans ses voyages aux quatre coins de la planète.

NOTES

¹ «Elisa Shua Dusapin: La femme du train», Supplément de *l'Hebdo*, Payot Librairie, automne 2016. Allusion au reportage sur les auteurs de B.D. effectué par la jeune femme dans le cadre d'un stage à la T.S.R.

L'Enlèvement

CLAUDINE HOURIET



La famille Blanchard, composée du père, Fabien, de la mère, Clara, et de la fille, Marielle, vit une existence heureuse jusqu'au décès accidentel de cette dernière. À partir de ce moment-là, rien ne va plus. La mère refuse d'admettre l'évidence. Pour elle, sa fille vit toujours. Elle est donc dans un déni absolu. En outre, elle devient irascible et se coupe ainsi de tous ses amis. Ses rapports avec son mari se dégradent au point qu'elle finit par le quitter. Elle s'en va « avec sa fille » qu'elle tient en vie par la seule force de son amour, et qui n'existe que par elle. Elle se rend tout d'abord en Bretagne, une région où la famille,

quelques années plus tôt, avait passé des vacances qui avaient laissé un merveilleux souvenir à Marielle. Clara est persuadée qu'elles y vivront une existence harmonieuse. Ce fut ensuite New York, qu'elle avait visitée plusieurs années auparavant en compagnie de son mari, une ville dont l'animation, l'architecture verticale, la diversité, la richesse des musées l'avaient fascinée. Elle est pleinement dans son fantasme. Les débuts sont idylliques. Elle tient en vie son fantôme avec lequel les liens deviennent cependant plus difficiles au fur et à mesure du développement de l'adolescente. En somme, Claudine Houriet fait vivre à la fille défunte tout ce que pourrait connaître un être de son âge. La mère, elle, connaît les angoisses qui seraient les siennes si sa fille était encore en vie. Ainsi, Marielle est censée s'encanailler dans les bas-fonds de la ville, s'adonner à la drogue, à l'alcool, avoir des relations sexuelles avec un zonard, bref, mener la vie d'une fille perdue. Durant son séjour, Clara fait la connaissance d'un homme, Michael Keegan, avec lequel elle vit une heureuse relation d'amitié. Celui-ci, en effet, la comprend, accepte de jouer le jeu que personne d'autre n'avait voulu jouer avant lui. Lasse de la vie new-yorkaise, elle décide ensuite de s'établir sur une île dans l'intention d'arracher sa fille aux mauvaises fréquentations. Finalement, elle se rend à Cordoue, une cité ensorcelante qu'elle avait connue autrefois et qui

lui a laissé une impression profonde. De plus en plus fatiguée, elle va consulter un médecin.

Le verdict est alors sans appel : cancer, une nouvelle qu'elle semble accueillir avec résignation, son énergie vitale et sa capacité à faire face étant maintenant épuisées. Quant à Fabien, le mari abandonné, il vit très mal la séparation. Périodiquement, comme pour accroître encore sa douleur, il reçoit une carte postale supposée avoir été écrite par sa fille, Clara ayant réussi à imiter l'écriture de Marielle. Bien qu'étant parfaitement conscient de la supercherie, il finit cependant par ressentir un trouble, un malaise, tant la ressemblance avec l'écriture de sa fille est patente. Il fait la connaissance de Félix, le frère de sa femme, qui avait jusque-là refusé tout contact. Homme des bois, vivant dans la solitude en Finlande, sous une apparence rugueuse, il se révèle d'une extrême sensibilité, capable de comprendre les situations les plus compliquées et les moins accessibles à la raison positive. Fabien va aussi vivre une aventure avec une femme, Lola, relation exclusivement charnelle dans laquelle l'amour n'a aucune place. À son propos, il a cette formule va-charde : « Malgré ses formes replètes, elle pesait aussi peu qu'une plume dans mon existence. »

Le roman ne vaut pas seulement par son intrigue. L'auteur, femme de culture, éprise de beauté, exprime cette attirance avec un rare bonheur. Ainsi, devant le tableau des *Montagnes à Saint-Rémy* de Van Gogh, elle écrit : « L'émotion me submerge. Le moutonnement des oliviers, le soulèvement tempétueux des rochers, leur poursuite sur la clarté implacable du ciel. Je retrouve la parole pour indiquer à ma fille le rythme nerveux des coups de pinceau, le bleu, l'ocre, le jaune, le sépia et le trait noir qui souligne le contour des montagnes. Le tourment de l'artiste, la folie qui le guette donnent un frémissement dramatique au tableau ». Elle conclut, en apparence ravagée par l'émotion, que c'est un tableau « habité ». L'art de traduire par des mots les sentiments provoqués par la peinture !

Le sentiment maternel l'emporte sur toute autre considération chez Clara. Les prestiges de l'art s'effacent devant les chagrins de sa fille. On lit : « Mon bonheur a disparu. Le peintre a beau multiplier la magie de ses couleurs, elles ne m'atteignent plus. Le moment de grâce s'est terni. Et l'ombre qui monte en moi ressemble au désespoir. » La dernière phrase surtout exprime le désarroi de celle qui se sent impuissante à soulager la souffrance de sa fille.

La nature de l'arrière-automne tout en nuances, Claudine Houriet la voit ainsi : « Les bosquets avaient laissé tomber à leurs pieds un tapis de feuilles colorées et élevaient leurs branches vers le ciel comme des

suppliants.» Plus loin, on lit encore: « Nous longions parfois la rivière qui avait été le lieu de notre rencontre. Nous la suivions en silence. Nous contentant de la musique des eaux grossies par les pluies récentes, qui faisaient danser à leur surface les nuages et emportaient des éclaboussures de lumière. »

Le comportement et la psychologie des êtres tiennent bien sûr à des caractéristiques personnelles innées. Mais les événements qui ont marqué l'existence jouent aussi un rôle. Ainsi, Félix, le bourru, parce qu'il a été rabroué par sa mère, a cette remarque pleine de subtilité: « Je crois que je m'endurcissais pour résister à l'autorité maternelle. » Il s'agissait pour lui de se forger une carapace pour affronter la rugosité de la vie.

Lorsque l'auteur évoque l'hiver new-yorkais, elle le fait en des termes particulièrement convaincants: « Tout était encapuchonné et brodé de blanc. Le pont de Brooklyn, que nous traversâmes en silence, n'était plus qu'un poème de dentelle immaculée au-dessus des eaux vertes du fleuve. Je vis se dresser dans la neige, fantômes issus d'un autre monde, les anciens buildings sur le ciel blafard. Mystérieux, un peu angoissants. Avec la silhouette noire des passants à leur pied et les branches nues des arbres dessinant sur les façades leurs paraphe élégants. »

L'enthousiasme qui s'empare de Clara lorsqu'elle parle d'architecture s'exprime dans les termes que voici: « J'ai aimé infiniment l'architecture, surtout l'art roman, son intériorité proche de la perfection. Les voûtes en plein cintre. Les chapiteaux qui déclinent l'histoire de la Bible comme on la dirait aux enfants. » Elle oppose probablement ici l'art gothique, flamboyant, extraverti aussi, à la simplicité du roman, plus apte à exprimer l'intimité et la spiritualité.

Le séjour à Cordoue est l'occasion, pour Clara, d'évoquer la beauté de la mosquée, la Mezquita: « Nous touchons à un mystère, la beauté et l'harmonie nous attendent. Une sorte d'allégresse m'envahit et je pénètre dans la mosquée. » Il est aussi l'occasion de se souvenir de ce jour où, en compagnie de son mari Fabien, elle a découvert la ville. Moment de grâce et de nostalgie: « Je regarde s'éloigner Fabien et la jeune fille que j'étais. »

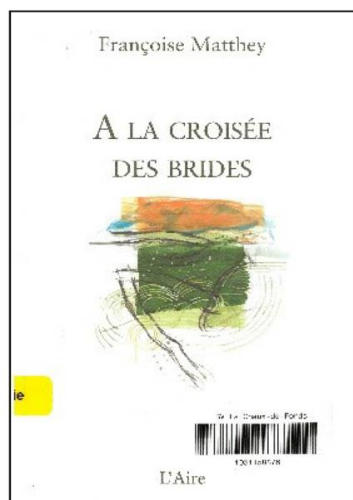
Claudine Houriet conduit son récit avec un art consommé. Elle le soutient sans faiblesse tout au long des 200 pages du livre et réussit l'exploit de rendre son histoire vraisemblable, ce n'est pas là le moindre de ses mérites. Le style est simple, direct, élégant, limpide. Du point de vue de sa composition, le roman est fait de courts chapitres dans lesquels s'expriment, à la première personne du singulier, alternativement, Clara, Marielle et Fabien. (Philippe Wicht.)

Éditions L.Wilquin, 2016 (203 pages).

Claudine Houriet est peintre et écrivaine. L'Enlèvement est son neuvième opus. Parmi ses dernières œuvres, on peut citer: Une aïeule libertine (roman) et le Mascaret des jours (nouvelles). Elle est aussi l'auteur de recueils de poésie dont l'Obsidienne de la nuit.

À la croisée des brides

FRANÇOISE MATTHEY



L'humble et douce héroïne de ce récit poétique signé Françoise Matthey est... une jument qui habite un « pays d'hiver » — un pays « vêtu de blanc » où, « de la Saint-Martin à la Saint-Jean, tu entendas chanter les vents¹. »

La poétesse, arrivée à un carrefour de son existence, et encore étrangère à ce pays « singulier / raboteux / qui ne cesse / depuis des siècles / d'adhérer à la loi des chevaux », va croiser le « regard noisette » d'une jument providentielle. Un regard qui promet « un début d'univers relevé des deuils et des maturations /

Un début de rencontre? » Au rythme des chevauchées et des saisons, l'exilée va apprivoiser ses doutes et ses peurs en même temps que le langage de cette terre nouvelle, l'animal l'aidant à dénouer « l'entrelacs des effrois ». Jusqu'à ce qu'elle se fonde dans la rude poésie du lieu et en récite les litanies : « Comme l'étalon couvre la jument / ce pays lentement m'ensemence / Je deviens terre offerte / à l'étreinte voluptueuse du silence / chant voué à l'ivresse solitaire des pas sur la tourbe / Oraison. »

Tout cela au prix d'un lent cheminement dans le sillage du cheval, auréolé de « la grandeur paisible de qui sait ». Une complicité se crée à l'amble de la jument ; à l'écoute des paysages et du climat dont elle est porteuse. L'hiver enseigne la dure loi du froid qui transperce, les « congères cabrées de hauts mugissements », la « ruade des bourrasques décochée sans ménagements ». Les gestes se figent et « plus rien n'advient ». C'est le moment de « laisser la partition des jours s'exécuter / au rythme des liqueurs / des arias / de souscrire aux idées de tendresse et d'étreintes. » Féconde latence. Alors, « pas de doute / avril est possible / le ciel me veut / entière / débarrassée des pailles grises / des songes / et des mélancolies » ; la poétesse, comme la terre, « a fait ses pâques ». Malgré les giboulées toujours possibles — les réelles et les métaphoriques —, la leçon est sue. « Laisser au blanc qui détient la dérive du bleu / l'illusion du pouvoir / Y opposer la prière des nids. » Attentive et docile, la jument ralentit le trot pour laisser sa cavalière « débusquer les odeurs »

de la nature qui s'éveille et « éprouver l'abandon qui repousse les frontières / là où [elle n'est] pas. Pas encore. » Dans cet état de grâce contemplative peut surgir la révélation : « Et soudain / face aux murs de pierres sèches calcinées par les intempéries / l'éclat d'une jonquille / Mon âme / vivifiée. »

À *la croisée des brides*, c'est également une belle histoire de résilience, à la faveur d'une deuxième rencontre : entre la même jument et une fillette venue des « frontières australes », fuyant « une guerre à la morsure tenace ». La déracinée capte « l'intuition d'un lien » lorsqu'elle s'approche de l'animal. Le miracle s'opère : « Son pas osé / le seul en direction du cheval attentif à qui sourd de la peine / s'insinua dans les mailles du jour / Gardienne d'un secret chuchoté entre lèvres et naseaux / l'allégresse triompha / Oubliée la brûlure des pierres / la danse des exils. » Un attachement s'ébauche et se renforce au fil du temps, dans la confiance mutuelle. « Franges de crin franges de soie s'entremêlent », jusqu'au jour où la fillette, ayant grandi et réappris la possibilité d'un futur, « congédie les étrières familiers de l'enfance ». La voilà prête à accepter le défi d'un nouveau départ « voulant, sachant, pouvant ». La « remarquable jument » elle aussi s'en va vers d'autres pâturages — déchirement. Pourtant, note la poétesse, « rien ne nous sépare désormais hormis / [...] une bride que parfois ma paume cherche à tâtons ». Les liens tissés entre l'animal et les deux êtres meurtris s'inscrivent « dans la verticalité des passages », mais ils ouvrent sur une autre vérité, immuable celle-là : « Nul amour n'amointrit ».

À *la croisée des brides* est un hymne vibrant à la vie qui s'obstine, au plus profond de l'hiver, au plus noir des tragédies personnelles, et qui finit par triompher au printemps dans « une grande joie d'ailes et de mues ». Une écriture soyeuse, dense et veinée d'images insolites, pour un recueil émouvant et d'une grande tendresse. Une lecture heureuse, à coup sûr. (Christiane Lièvre Schmid.)

Éditions de L'Aire, 2016 (52 pages).

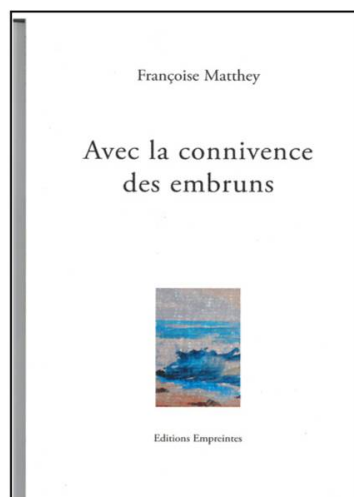
Françoise Matthey est née à Strasbourg, d'une mère suisse et d'un père alsacien, et vit aujourd'hui dans les Franches-Montagnes. Elle a exercé les professions d'éducatrice spécialisée et de bibliothécaire-médiathécaire. Depuis 2011, elle se consacre entièrement à l'écriture.

NOTE

¹ La Castou alias Catherine Burkhardt, « Mon pays », tiré du C.D. *La Castou en public, sorcière*, 1996 — citée librement.

Avec la connivence des embruns

FRANÇOISE MATTHEY



L'île de Groix, en Bretagne. Sculptée par les humeurs de la mer, au fil des siècles. À la fois point d'ancrage et figure de l'impermanence: « Ici les vents soufflent et passent / C'est tout / Pour l'homme point d'autres lois non plus. »

Avec la connivence des embruns, de Françoise Matthey, est un recueil poétique vivifiant, né de séjours sur l'île entre 2009 et 2016. Tout y est: les rochers battus par les vagues, la lande de bruyère balayée par les vents; le ballet stridulant des mouettes, des goélands, des pétrels; l'odeur du chèvrefeuille

et du fenouil sauvage sur les sentiers côtiers; le phare qui veille, le port « pétri d'échos » et l'effervescence de la criée; le geste des marins, humble et grandiose; une femme sur le rivage, « vêtue d'enfants »; les aubes et les crépuscules, les variations symphoniques du ciel. Instantanés captés par une plume perméable et sensible. Que de fulgurances inspirées! L'écriture est magnifique, elle transperce par sa justesse, sa sobriété. Très féminine aussi, dans son rendu des perceptions et des sensations.

En s'immergeant dans cet univers d'une âpre beauté, dans ce silence griffé de cris d'oiseaux, l'auteur tente de « déchiffrer l'écriture de [sa] vie ». Cheminement ardu, décourageant parfois, même si l'île appelle au large comme elle invite au voyage intérieur: « Lieu / d'où partir / et à soi / revenir. » On n'en sort pas indemne, peut-être seulement un peu plus lucide?

« Les embruns me corrodent / désagrègent garde-fous et balises. » Ils mettent aussi les blessures à vif, creusent les failles, font surgir des abysses, les deuils encore à faire: « J'étais venue / pour êtreindre une quiétude / un bruissement iodé / mais des profondeurs ont émergé / des alphabets revêches / des tombes entr'ouvertes. »

Chagrins, déroutes, regrets et amertumes semblent pourtant se dissoudre dans la contemplation du ressac; dans ce décor ambivalent, fait d'harmonies et de ruptures, toujours en quête d'équilibre, tout finit

par reprendre sa juste mesure. Celle de l'abandon à l'instant présent, au « respire du monde ». Larguer les amarres, lâcher prise, désapprendre. « Serait-elle là / dans le mouvement inverse de celui de connaître / l'irruption de la joie singulière ? »

Cette « joie singulière », retremnée aux sources de l'essentiel, illumine le « trouble des quêtes ». « Mes interrogations posées à plat / sur la trame de l'aube / ont soudain ce rire ingénu / qui colorait mes enjambées d'enfant » écrit Françoise Matthey.

C'est dans ce détachement heureux, dans ce dépouillement propice qu'« une autre manière de voir se dessine » et que la langue pourrait s'y réinventer, se parer de consonances nouvelles. « Au large / un essaim de mots érodés se disperse / Reviendront-elles les syllabes / quand refluera la vague / Reviendront-elles / fécondées de soyeuses vibrations ? » L'île, travaillée sans relâche par les éléments, vouée à la transformation perpétuelle, apparaît comme un espace privilégié où le Verbe est brassé, écumé, décanté. Elle offre à la poétesse une réceptivité affinée pour « tenter d'appréhender / ce qui cherche à se dire ». Ainsi s'éclaire le titre du recueil : « Avec la connivence des embruns / aller / poreuse / sur la grève / d'où transsude / convergente / une parole de traverse. »

On perçoit dans ce recueil comme un écho distant de l'expérience de Nicolas Bouvier en reportage-photo sur l'île irlandaise d'Aran¹. L'écrivain-voyageur se sentait chez lui dans ces « paysages faits de peu », soumis à un climat rude et inhospitalier. Un « manque » loin d'être négatif ! Cheminant dans l'hiver, transi de froid puis grelottant de fièvre, il relevait : « La fatigue de la marche rend poreux, ouvert au langage d'un lieu. »

La parenthèse de l'île redonne souffle à l'auteur dans le déchiffrement de son destin autant que dans sa démarche créatrice. La voilà prête à « saisir à bras ouverts / la vie / jamais désaltérée de l'autre. » Dans la grâce retrouvée, elle proclame : « et [je] chanterai / ajustée au vivant / Dans le réel qui toujours se renouvelle / mes pas s'allégeront / Je danserai / au bord incertain de l'osé. » (Christiane Lièvre Schmid.)

Éditions Empreintes, 2016 (88 pages).

Françoise Matthey est née à Strasbourg et vit aujourd'hui dans les Franches-Montagnes. Elle a exercé les professions d'éducatrice spécialisée et de bibliothécaire.

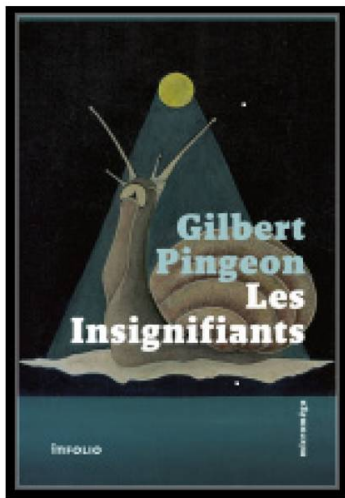
Son œuvre, essentiellement poétique, se compose d'une dizaine de récits ou recueils parus entre 1990 et 2016. Françoise Matthey a remporté le prix Schiller en 2001 pour son poème à la mémoire d'une amie tragiquement disparue, Comme Ophélie prenait dans l'eau sa force, ainsi que le prix de la Commission française de littérature du canton de Berne avec Pour qu'au loin s'élargisse l'estuaire (2004).

NOTE

¹ Nicolas Bouvier, *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Éditions 24 heures, Lausanne, 1990 ; puis Payot (poche), 1990.

Les Insignifiants

GILBERT PINGEON



Voici un nouveau livre de Gilbert Pingeon. L'auteur se révèle particulièrement prolifique. Cet ouvrage veut être un « essai de monarchie éclairée ». Son héros, le roi Insignifiant 1^{er}, est en réalité un médiocre employé de bureau qui s'imagine régner sur l'empire du Rien, sur des sujets à son image, c'est-à-dire insignifiants. Pour Gilbert Pingeon, c'est l'occasion d'une attaque en règle contre tous les travers de nos sociétés. Il s'en donne à cœur joie avec une sorte de jubilation et une truculence que l'on se plaît à saluer. Insignifiant 1^{er} ne se fait aucune illusion sur l'importance ni de sa personne ni de sa fonction. Il est même conscient — il l'avoue — qu'il ne sert à rien. Ce personnage de roi sans aucune prise sur les événements donne à l'écrivain un certain recul pour juger des êtres et des choses. Il s'étonne que ses contemporains ne supportent pas l'inactivité, que cette dernière soit même considérée comme un péché majeur. Il faut en effet sans cesse se donner l'illusion de bouger, de vivre en développant des projets, quels qu'ils soient, pourvu qu'ils permettent d'échapper à la réalité, à la solitude et au retour sur soi-même. De même, on ne supporte plus la moindre contrariété. Les progrès de la science et de la technologie nous ont habitués à une telle perfection que le moindre retard d'un train, par exemple, prend les allures d'une vraie catastrophe. D'autre part, pour toute défaillance, il faut trouver un responsable qui doit être châtié de manière exemplaire. Parler de pouvoir politique n'a plus aucun sens, car le véritable pouvoir est entre les mains des lobbies.

Autre réflexion sur le pouvoir — elle peut paraître contredire la précédente (en apparence seulement): celui-ci a ses limites, et vouloir les transgresser conduit à l'échec. Pour l'exprimer, Gilbert Pingeon use d'une image convaincante: « Au royaume d'Insignifiance, le roi doit s'inspirer de la puissante évidence des phénomènes naturels plutôt

que de tenter de les combattre.» Sage comportement, peut-être — et réaliste —, mais qui manque assurément d'ambition.

La société actuelle ne jure que par la jeunesse. Il faut être jeune, rester jeune, et cela, à tout prix. On éprouve, certes, du respect (mais de loin) pour la vieillesse, c'est ce que semble exprimer l'auteur lorsqu'il dit: «Il est fortement déconseillé à la population de consulter les ancêtres, qu'ils soient proches ou inconnus. Respect, certes, pour leurs rides, la blancheur de leur chevelure, la lenteur réfléchie de leurs gestes. Mais quel crédit accorder à leur radotage?» Constat affligeant, mais est-il si éloigné de la réalité? Plus loin dans le texte — peut-être plus effrayant encore — on lit ce qui suit: «La sagesse conférée par l'âge est un mythe dépassé. Les derniers survivants de la Signifiance vont heureusement rejoindre, l'un après l'autre, le royaume — ô combien mérité — du silence. En attendant le jour de leur complète disparition, il est, répétons-le, fortement recommandé d'éviter la fréquentation des ancêtres.»

Lorsqu'il parle de la Nouvelle Économie, l'auteur s'en prend avec virulence à la scandaleuse inégalité de la répartition des richesses créées, une minorité s'octroyant des revenus faramineux, alors que d'autres sont victimes de la misère. Cela nous vaut les lignes que voici: «Une formule peut en résumer l'esprit: l'or du passé s'échange contre la verroterie du présent. Le peuple joue le rôle du Bon Sauvage d'antan. Avec la même naïveté, la même innocence, la même foi aveugle dans l'humanité.» Suit une longue diatribe dans laquelle l'écrivain exprime féroce sa colère.

Gilbert Pigeon, ou plutôt Insignifiant 1^{er}, déclare se méfier des mots, de la littérature. En effet, contrairement à des arts comme la musique, la peinture ou la danse qui sont abstraits, les mots parlent à l'intellect et sont donc susceptibles d'interprétations diverses qui peuvent échapper à l'auteur, ce qui, dans une monarchie, même éclairée, peut être dangereux. Une autre remarque, non moins intéressante: pour un livre, il considère que le pire qui puisse lui arriver, ce n'est ni la critique ni la censure, c'est l'indifférence. Cette dernière est bien la sanction suprême.

Cette œuvre est l'occasion pour l'auteur de poser le problème fondamental, celui de l'échéance humaine ultime. Comment y échapper? Provisoirement, en s'étourdissant dans la fête, ou en se persuadant que la médecine moderne possède la solution miracle: «Les gens, inquiets, survivent, bardés, gavés de médicaments. Leurs demeures ressemblent à des pharmacies.» Ils sont prêts à croire à l'efficacité des remèdes les plus farfelus, ceux qui les mettraient définitivement à l'abri de leur finitude. Bref, ils refusent de vieillir et de mourir. Peut-être aussi qu'inconsciem-

ment ils ont fait leur la maxime d'un homme politique français d'autrefois selon laquelle il n'existe aucun problème qu'une absence de solution ne finisse par résoudre.

Nous vivons dans une société de plus en plus complexe dans laquelle on assiste à une inflation de la législation. Tout est sujet à interdiction, tout problème nécessite la création d'un appareil juridique. Cela va si loin que l'on se demande s'il ne serait pas plus simple d'énumérer ce qui est encore permis plutôt que ce qui défendu. On lit: « C'est un fait indiscutable: l'éventualité du moindre vide juridique terrifie désormais l'Opinion publique. La Nature humaine civilisée a horreur du vide juridique. »

Avec une ironie mordante, Insignifiant 1^{er} donne son minuscule royaume en modèle à l'univers. C'est ainsi qu'il proclame: « Ce n'est pas à nous d'adhérer à l'Empire du Rien, mais au monde entier d'entrer au Royaume d'Insignifiance! »

Dans un chapitre intitulé *Philosophie à doses homéopathiques*, Gilbert Pigeon se moque gentiment, et d'une manière indirecte, de la prétention de l'homme à se prendre pour le roi de la création, pour le plus intelligent des êtres, alors qu'il a besoin d'un long apprentissage pour acquérir son autonomie. En revanche, il constate que « le vol synchronisé des étourneaux ne semble pas requérir un maître de ballet. » Belle leçon d'humilité!

Il faut se méfier « des faits qui parlent par eux-mêmes »! Leur interprétation, en effet, n'est pas toujours innocente. Elle peut au contraire cacher les convictions idéologiques de celui qui les énonce. Gilbert Pigeon, on le vérifie une fois de plus, a le souci de voir au-delà des apparences. D'autre part, contrairement à l'enseignement chrétien, il exprime une conception selon laquelle les dieux sont façonnés à l'image de l'homme. Il s'agit là d'un éternel débat.

Nous vivons dans un monde où la performance est reine. L'auteur illustre ce phénomène au moyen de deux exemples tirés du sport: celui de Lance Armstrong, le cycliste déchu de ses sept titres de vainqueur du Tour de France, et d'Oscar Pistorius, l'athlète handicapé qui se mesurait aux sportifs valides. Ils furent tour à tour admirés, encensés, puis voués à l'infamie. L'auteur exprime avec force la déchéance de ces deux demi-dieux. À propos d'Oscar Pistorius, on peut lire ce qui suit: « Sa vie ressemble à une ballade des perdus. » On ne peut être plus net dans l'expression d'un échec absolu.

Sans qu'il soit explicitement nommé, le royaume d'Insignifiant I^{er} ressemble étrangement à la Suisse. Les remarques faites sur les banques et les banquiers, ce que cela suppose dans les rapports de force, sont pleins d'enseignements. On comprend qu'il est plus facile de s'attaquer aux petits plutôt qu'aux gros poissons. Il n'est jamais bon que la grenouille veuille se faire aussi grosse que le bœuf.

Le phénomène de la télé réalité est caractéristique de notre époque et de nos sociétés. Le système médiatique crée des héros et des héroïnes. Ceux-ci apparaissent soudainement sur le petit écran, suscitent un moment l'enthousiasme, pour disparaître tout aussitôt. C'est l'image donnée dans le livre par un personnage falot, Sandro Pisanello, qui du jour au lendemain est porté au pinacle sans que rien ne justifie cet excès d'honneur. Sa déchéance est tout aussi brutale, inexplicable et douloureuse.

Voici, pour terminer, quelques lignes émouvantes et sensibles. Elles mettent un peu de tendresse dans un ouvrage dont l'esprit général est voué à la causticité :

À la différence de son maître,
terrifié à deux pas du néant,
si on lui parle gentiment,
en promenant un doigt léger
sur son crâne dur, son échine décharnée,
en murmurant des mots doux,
les mots d'avant le déclin, les mots d'amour,
le chat moribond — notre frère en agonie —
ronronne.

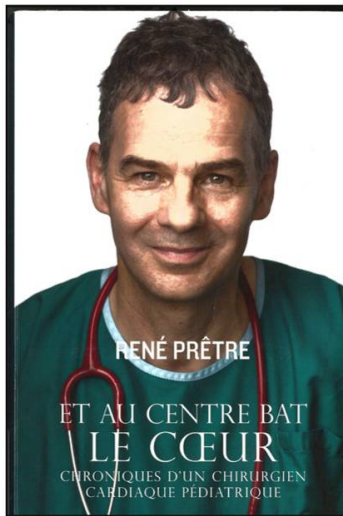
Un livre grinçant dans la postface duquel l'auteur évoque celui qu'il appelle son maître à penser, le Grand Ubu Premier et éternel. C'est déjà tout un programme. (Philippe Wicht.)

Infolio, 2016 (193 pages).

Gilbert Pigeon est né à Neuchâtel en 1941. Auteur d'une vingtaine de pièces de théâtre, de nouvelles, de romans et d'œuvres poétiques, il s'exprime aussi par le dessin et la peinture. Il partage son temps entre Auvernier (NE) et Delémont (JU).

Et au centre bat le cœur

RENÉ PRÊTRE



Quelle trajectoire exceptionnelle que celle de René Prêtre ! Ayant vécu son enfance et son adolescence à Boncourt, village situé à la frontière de la France, il est devenu, par son parcours professionnel, l'une des célébrités mondiales de la chirurgie cardiaque. Dans son livre, il relève l'importance de cette enfance vécue dans un milieu paysan. La vie de toute la famille était rythmée par les travaux des champs. Il en parle avec enthousiasme et avait même envisagé un moment de reprendre l'exploitation de la ferme. Garçon intelligent, il quitte bientôt l'école primaire de son village pour fréquenter

les classes du lycée de Porrentruy. Il s'y révèle un élève doué, mais d'après lui, pas particulièrement assidu. Il préfère le travail en plein air, les soins à apporter aux bêtes, la récolte des foins et des moissons, toutes choses qui avaient pour lui la priorité sur les devoirs scolaires. Pendant toutes ces années, il développe un esprit pratique qui lui sera très précieux par la suite. Ce qui l'intéresse au plus haut point, c'est le football. Il exerce ses talents — d'après ceux qui l'ont côtoyé, ils étaient réels — au sein du club local, l'U.S.B. (Union sportive Boncourt), qui évolue en première ligue, ce qui le place à un excellent niveau. Son enthousiasme pour ce sport est tel qu'il aurait un jour déclaré à sa mère que son ambition suprême serait de marquer le but vainqueur lors des prolongations de la finale de la coupe du monde. On est donc loin de la chirurgie. Sa passion est exprimée de manière communicative. Il sait rendre compte des matchs qu'il a vécus, des discussions d'après-match, de l'esprit de camaraderie qui règne au sein de l'équipe. Dans ce milieu, il apprend l'ivresse de la victoire, mais aussi l'acceptation de la défaite, l'humiliation parfois que peut provoquer cette dernière. Sa vocation de médecin, de chirurgien est relativement tardive. C'est un peu par hasard, sans véritable conviction, qu'à la fin de ses études secondaires, il décide de s'inscrire à la faculté de médecine de Genève.

L'histoire de Robin, un enfant de onze ans, fait l'objet d'une longue relation. La situation cardiaque de ce dernier n'est pas préoccupante. Il pourrait vivre sans qu'une opération soit nécessaire à court terme. Cependant, deux valves de son cœur ne se ferment pas de manière étanche, de telle sorte que cela lui demande un effort accru qui risque de se payer sur la durée. L'opération présente un risque minime. Pourtant les parents, la mère en particulier, sont réticents. Ce n'est qu'après une longue discussion qu'ils se laissent convaincre. L'intervention se déroule sans accroc. En peu de temps, Robin sera remis sur pied, le chirurgien peut par conséquent quitter son patient l'esprit tranquille. C'est un peu plus tard que tout va se compliquer. Pour une raison inconnue, une suture lâche, provoquant une hémorragie interne, Robin se vide de son sang. Une nouvelle opération, entreprise en urgence, va rétablir la situation. Mais le cerveau, resté trop longtemps sans être irrigué, subit des lésions irréversibles : « Robin sera handicapé à vie, et avec l'un des pires déficits qui soient, celui d'un dommage cérébral. » Le récit de cet échec est saisissant. À aucun moment le lecteur n'a l'impression de l'affolement. Tout se fait dans l'ordre, chaque membre de l'équipe connaissant exactement son rôle et les gestes à effectuer. Cela n'empêche pourtant pas l'échec final. Cruelle déception et cruelle leçon d'humilité ! De telles déconvenues peuvent survenir à n'importe quel moment, par exemple, après les instants d'euphorie suscités par une réussite technique particulièrement brillante.

Ce qu'il faut relever, chez René Prêtre, c'est la faculté à exprimer l'intensité des émotions. C'est là le don de l'écrivain. Ainsi, peut-on lire : « J'ai connu bien des succès avant et après ce jour funeste (celui de l'affaire Robin), dont certaines victoires sublimes, touchées par le ciel, qui me transportèrent au firmament. La grâce de mon métier. Sa grandeur, son éblouissement. » On note le dernier mot, éblouissement.

Des pages haletantes, le livre en offre d'autres encore. Ainsi, après une opération qui s'est soldée par un désastre, on lit les lignes suivantes : « Nous nous sommes tous écroulés dans la salle d'opération, incrédules devant l'énormité de ce drame. Je n'avais même plus la force de hurler, de réprimander quelqu'un. Je me sentais dépossédé de toute raison, de toute énergie. » La scène qui suit, celle où il fallut affronter les parents de la victime, est effrayante : « La douleur de ces parents n'était plus humaine. Elle se situait au-delà de ce qu'un être peut supporter. Nous-mêmes avions mal partout — une souffrance aussi physique — car leur souffrance nous transperçait. »

Il reste à signaler les nombreuses citations émaillant l'ouvrage, preuve de la richesse de la culture de l'auteur. Elles ne sont pas toutes tirées de textes français. Celles qui ne le sont pas font cependant l'objet d'une traduction. Nous retiendrons, pour l'exemple, un vers de la célèbre ballade de Goethe *Der Erlkönig* dont le caractère pathétique convient parfaitement à l'épisode évoqué. Tout, par ces mots, est alors consommé: «In seinen Armen das Kind war tot», ce qui se traduit par: «Dans ses bras, l'enfant était mort.» La force du texte allemand l'emporte sur celle de sa traduction.

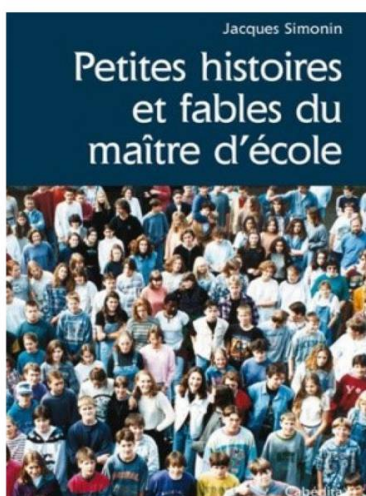
En conclusion, René Prêtre est un virtuose du bistouri, mais ce qui touche plus que tout dans son livre, c'est son humanité. Il se termine par ces simples mots: «La ferme, Boncourt, le Jura.» Avec un minimum de mots, tout est dit, l'auteur s'inscrivant définitivement dans ses racines et sa lignée. (Philippe Wicht.)

Arthaud, 2016 (338 pages).

René Prêtre est né en 1957, à Boncourt. Spécialisé en chirurgie cardiaque pédiatrique, il exerce ses talents en tant que chef, successivement à Zurich, Lausanne et Genève. En 2006, il crée la fondation Le Petit Cœur pour soutenir ses projets humanitaires. En janvier 2010, il est élu «Suisse de l'année».

Petites Histoires et Fables du maître d'école

JACQUES SIMONIN



Jacques Simonin, ancien enseignant et directeur à l'école secondaire de Malleray, a décidé de raconter son parcours et de livrer ses réflexions sur l'école qu'il a connue durant sa vie. Ce petit livre est subdivisé en trois parties. La première raconte ses souvenirs marquants d'écolier et d'étudiant. La deuxième évoque essentiellement des anecdotes croustillantes de la période où M. Simonin fut directeur. Enfin, la dernière partie est constituée d'un florilège de ses meilleurs discours prononcés à l'occasion des cérémonies de promotions, moment solennel où les élèves terminent leur scolarité obligatoire. Plus généralement, l'ouvrage est intéressant, car il nous présente, au fil des anecdotes, un regard sur l'école de notre région, posé par l'un de ses principaux acteurs.

En tant qu'élève, Jacques Simonin a connu une école d'un autre temps où la punition était le principal outil pédagogique : « Bras croisés pour signifier qu'on avait terminé un travail, une coche pour un crayon tombé, deux pour un bavardage et de deux à cinq coups de règle sur les paumes des mains pour manquement à la discipline. C'était une punition redoutée. L'élève fautif se rendait vers le pupitre avec son propre matériel, une règle carrée de trente centimètres, qu'il remettait à l'institutrice. Ensuite, bras tendus, il présentait ses mains paumes tournées vers le haut pour recevoir son châtiment. » Les châtiments corporels étaient même monnaie courante. Malgré la sévérité excessive de certains membres du personnel éducatif (comme celle du directeur de l'école normale de l'époque), reconnue par l'auteur, on ressent souvent au fil des pages une certaine forme de nostalgie par rapport à ce qu'a été l'école.

Par exemple, au début de sa carrière d'enseignant, M. Simonin se rend compte que le maître d'école a un rôle social important dans le village.

C'est une personnalité publique qui est connue et reconnue : « En peu de temps, je fis la connaissance de la plupart des habitants du village et de tous les parents de mes élèves. Je les rencontrais dans la rue, au café, à La Toura, au stade de foot, aux enterrements, dans les fêtes.

C'était autant d'occasions de parler de ce qui allait bien ou ce qui n'allait pas avec leurs enfants ou avec leur instituteur. Cette proximité permettait de tempérer les colères et de résoudre simplement la majorité des problèmes. » Ce rapport privilégié avec la population permet de régler bon nombre de problèmes de manière informelle et c'est indéniable qu'il existe moins aujourd'hui.

La nostalgie de l'école d'antan lui fait parfois énoncer des critiques acerbes, notamment sur le système de formation des enseignants actuellement en place : « Depuis quelques années, les volées qui sortent de la H.E.P.-BEJUNE, la Haute École pédagogique Berne-Jura-Neuchâtel, font souffler sur l'école un vent indésirable. L'institution produit de plus en plus de militants convaincus qu'ils ont pour mission de changer la société. Il semble que la vocation de transmettre des connaissances ait été rétrogradée. Ces nouvelles lignées d'enseignants, et surtout d'enseignantes, sont théoriciennes, souvent dogmatiques, rarement pragmatiques. Les élèves aussi ont changé ; pour beaucoup d'entre eux l'école n'est qu'accessoirement un lieu d'apprentissage. Elle est devenue un forum où s'échangent principalement des futilités, une scène de la mode, un espace de contestation. La fumée, la fumette, le téléphone, les réseaux sociaux, les blogs capturent des énergies qui seraient plus utiles à l'acquisition des connaissances. À l'extérieur, des bataillons de pédagogues en chambre et de docteurs en sciences de l'éducation imaginent intarissablement les méthodes et les moyens qui devraient permettre de capter leur intérêt. Depuis des années, un trop grand nombre d'élèves butent sur les fondamentaux que sont lire, écrire, calculer. »

L'auteur brocarde de manière virulente la H.E.P.-BEJUNE qui aurait oublié de remettre la transmission des savoirs au centre du processus d'apprentissage. Même si en tant qu'enseignant, je peux comprendre les griefs adressés par l'auteur aux élèves d'aujourd'hui et aux pédagogues de tous poils qui préconisent telle ou telle méthode d'enseignement depuis leur tour d'ivoire déconnectée de la pratique des enseignants du terrain, je ne peux me résoudre à regretter une école où l'on tapait sur les doigts des élèves à coups de règles. Le déclinisme est parfois fondé sur une fausse représentation d'un prétendu « âge d'or ».

Au fil des anecdotes racontées, on passe du rire aux larmes lorsque Jacques Simonin évoque les leçons d'éducation sexuelle et de prophylaxie

dentaire, un tragique accident de la circulation ou encore un rocambolesque voyage humanitaire au Burkina Faso tenté par quelques élèves. On ressent dans le propos de l'auteur un plaisir facétieux à évoquer ces différents épisodes et en même temps un véritable amour des personnalités si différentes qui ont parcouru les couloirs de l'école pendant les années où lui-même les fréquentait. Dans ses discours, on constate un dévouement considérable à l'égard de la tâche éducative qui lui incombaît et un profond respect pour la diversité des élèves qui transparait çà et là au travers de jolies métaphores filées, comme celle du vivier : « Pour ma part, je préfère le mot vivier parce qu'il correspond bien à la mission de l'école et de ses enseignants. Regardons-y de plus près. Tout d'abord, les éleveurs que nous sommes sont privilégiés puisque les poissons viennent d'eux-mêmes se fortifier dans nos eaux fécondes. D'accord, ce n'est pas un instinct animal qui fait remonter ces créatures jusqu'à nous mais une succession obligée de canaux qui les y conduit. Cet avantage présente cependant quelques désagréments; on ne choisit pas les espèces. Cependant, toutes ou presque nous conviennent: la vive truite, la délicieuse perchette, la filante anguille, la lente carpe, le brochet vorace, le saumon prétentieux, l'invisible chabot, l'insignifiant vairon, la fine ablette, l'élégant omble, le rustique silure. » (Valéry Rion.)

Éditions Cabédita, 2015 (95 pages).

Jacques Simonin est né en 1943. Après avoir obtenu un diplôme d'instituteur à l'école normale de Porrentruy, il a enseigné quelques années à l'école primaire avant de poursuivre des études aux universités de Lausanne et de Berne. Maître de sport et de géographie, il a accompli l'essentiel de son parcours à l'école secondaire du Bas-de-la-vallée à Malleray dont il fut le directeur durant quinze années. (4^e de couverture.)